

cassent les prix pour rafler des contrats en Afrique et en Europe, le marché intérieur reste inaccessible à leurs concurrents.

La nouvelle arrogance de la Chine pourrait toutefois être quelque peu prématurée : les faiblesses de son modèle de développement font de ce pays un colosse aux pieds d'argile. Les effets délétères de la politique de l'enfant unique commencent à se faire sentir : la population chinoise sera vieille avant d'être riche, et les réserves de main-d'œuvre tendent à diminuer. Le choix d'une croissance économique largement tirée par les exportations n'est pas exempt d'inconvénients : les excédents de la balance commerciale chinoise ont massivement contribué à déséquilibrer les paiements internationaux. Le passage à un modèle de croissance accordant une plus grande importance à la consommation sera long et délicat. La Chine devra également se préoccuper de l'impact de son activité économique sur l'environnement :

devenue le premier émetteur de gaz à effet de serre de la planète, elle s'efforce désormais d'améliorer son efficacité énergétique.

En un peu plus de trente ans, la Chine s'est métamorphosée. Un long chemin la sépare toutefois d'une puissance comme les États-Unis : c'est la principale leçon du livre d'Erik Izraelewicz.

■ ANNICK STETA ■

■ Essai ■

*Portraits exquis*

SILVIA RONCHEY

Traduit de l'italien

par Ida Marsiglio

Arléa

220 p., 17 €

Une anthologie ? Un recueil ? Un spicilège ? L'ouvrage de Silvia Ronchey ne se range derrière aucun de ces qualificatifs : il faut puiser ailleurs, notamment dans le registre sentimental. Les *Portraits exquis* relèvent en effet davantage d'une promenade amoureuse parmi trois mille ans de littérature que de morceaux choisis selon des critères préalablement déterminés. À la chronologie temporelle, l'auteur préfère

le classement alphabétique : on pourrait se plaindre d'un tel choix et reprocher le manque de stratégie ; on doit au contraire applaudir l'initiative : chaque petit chapitre surprend par des voisines inattendus. Qui côtoie Dickens ? David et Empédocle. Qui entoure Verlaine ? Thérèse d'Avila et Virgile. Rilke peut également se réjouir de sa compagnie : à sa droite Romanos le Mélode, à sa gauche Pythagore. Qu'ils aient 2500 ans ou qu'ils soient morts hier, les soixante-cinq personnages de cette étonnante sarabande paraissent tous plus vivants les uns que les autres. La vivacité tient à l'ossature des médaillons ainsi qu'au style littéraire ; Silvia Ronchey tourne le dos à l'érudition factuelle, boude les dates et les détails familiaux qui tiennent plus de la tentation romanesque que de la vérité ; sa plume se focalise sur la philosophie des êtres et sur leurs méditations métaphysiques ; les biographies semblent dès lors obéir à un seul principe, celui du plaisir intellectuel.

Résultat ? Le lecteur a l'impression de regarder une pierre précieuse à mille facettes : les portraits chatoient et fascinent. La langue participe bien sûr de l'alchimie ; en nous régaland de tours poétiques, elle nous ouvre les portes de mondes souvent inconnus et rend accessibles les propos d'hommes illustres. En deux substantifs et trois épithètes habilement sélectionnés, une figure se dresse devant nous. Écoutez donc : « Huysmans avait une peau de Flamand, un nez de vautour, des yeux gris lavande, saturés d'exaspération et de fatigue » ; « Sous la longue perruque bouclée imposée par Louis XIV, [le] front [de Perrault] était bas, ses yeux trop rapprochés et son regard glacial. Le nez faisait penser à un bec d'oiseau prédateur, et les lèvres fines dessinaient un vague sourire de défi » ; « Enfant, [Hölderlin] comprenait le silence de l'éther mais le langage des hommes, il ne le comprit jamais. » La voix de l'auteur se glisse parfois entre les citations quand elle ne s'approprie pas des fragments d'œuvres

pour en extraire la pulpe et ainsi mieux reproduire l'essence de la pensée. En effaçant toute forme de frontières – temporelles, spatiales, linguistiques, spirituelles –, les *Portraits exquis* donnent à entendre un chant, un hymne à l'unité retrouvée. La traductrice Ida Marsiglio place le livre sous l'égide de Flaubert ; on ne contredira pas ce beau patronage : « Ne lisez pas comme les enfants lisent, pour vous amuser », avertit le père de *Madame Bovary*, « ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez pour vivre. »

■ AURÉLIE JULIA ■

■ Roman ■

*Se souvenir des jours heureux*

VENDELA VIDA

Traduit de l'anglais

(États-Unis) par

Adèle Carasso, coll.

« Terres d'Amérique »,

Albin Michel

246 p., 22 €

Ce devait être un voyage cathartique, un voyage libérateur qui allait permettre aux affects refoulés de sortir du subconscient. Ce fut un voyage inattendu

et douloureux. Vendela Vida n'évoque pas la douleur habituellement regardée comme nuisible et inutile ; elle met plutôt en scène la douleur chère à Épicure, celle qui donne à l'être la conscience d'exister, celle qui redessine les contours de la vie.

Yvonne, la cinquantaine, a perdu son époux. L'accident s'est déroulé un soir, il y a deux ans, dans le Vermont : sorti d'une avenue, un bolide grille le feu rouge et heurte de plein fouet le véhicule familial. La conductrice, une haleine avinée, ouvre la portière, elle est indemne ; Peter, lui, ne se relève pas. Après presque trois décennies de mariage, Yvonne doit réapprendre le désir de vivre. Matthew et Aurelia, ses deux enfants, lui proposent une croisière en Méditerranée. La femme accepte et décide de se retirer seule pendant une semaine à Datça, sur la côte turque où vingt-huit ans plus tôt, elle vécut sa lune de miel. De ses souvenirs, il ne reste rien : une odeur de moisie enveloppe les rues, les plages offrent des visages sales, les cou-